

L'anthroposophie comme révolution des sens

Salvatore Lavecchia

Concevoir les sens non pas à l'instar du toucher, mais plutôt comme une activité et une quête de la rencontre du Je — non pas comme une réception, mais comme une irradiation de lumière —, c'est la compréhension inversée des sens que Rudolf Steiner ébauche dans son ouvrage *Anthroposophie. Un fragment* et il esquisse avec cela le noyau même de la personnalité comme étant dialogique.

Le type d'un organe sensoriel

« À l'expérience-Je il peut être reconnu que l'entité humaine configure de soi un organisme qui peut créer présente à l'esprit l'image d'un Je identique étranger. L'organisme qui se conforme ainsi en tant que tel peut être considéré comme le type d'un organe de perception. »¹

Au travers de cette formulation qui n'a pas été convenablement prise en compte, avec laquelle débute une considération inachevée sur l'écoute et la parole, Rudolf Steiner donne la clef décisive d'une compréhension de la tentative qu'il avait entreprise dans les années 1909/10 par son écrit inachevé *Anthroposophie*. Comme le montre implicitement cette formulation, il voulait inciter par cette tentative à une révolution des concepts employés dans l'approfondissement scientifique des sens : tandis que les sens et l'organisme sensoriel sont considérés émanant ici de l'expérience-Je et de la rencontre entre des êtres-Je, Steiner trouve encore à redire, en l'année 1921, sur la recherche scientifique des sens, en soulignant que les concepts qui y sont employés ont été pris véritablement à partir du sens du toucher.²

Alors que la considération en vigueur sur les sens ressent aujourd'hui encore l'organisme sensoriel prioritairement comme celui du toucher, la sollicitation de Steiner consiste à inverser la dynamique de cette considération. Dans cette inversion se manifeste à son tour une « révolution », au sens propre du terme — comme le signale le titre même de cet écrit inachevé — l'essence de l'anthroposophie : l'anthroposophie comme « révolution des sens » !

Riccardo Guarneri, *sentiment de lumière*
avec deux arcs de cercle, 2003

Si le type d'un organe sensoriel s'essentialise par l'activité de pouvoir en soi, créer présente à l'esprit l'image d'un Je identique étranger, alors tous les organes sensoriels humains et les sens sont à percevoir comme des approches pour cette activité. Ce sont par conséquent des métamorphoses de leur forme spirituelle dans des modalités vivantes de l'âme et du corps de l'apparition. Ainsi donc l'organisme sensoriel humain comme les organes et perceptions ne pourront être compris ensuite que si le début de la compréhension est associé, non pas au toucher, mais au contraire, justement en inversant la perspective, au Je.

Loin de l'atomistique^(*)

Comment devons penser ou bien nous le représenter, ce Je que Rudolf Steiner relie au type de l'organe sensoriel ? Décidément pas comme ce point atomistique, ratatiné sur lui-même, auquel renvoie Ludwig Wittgenstein comme Je du solipsisme et dont on fait l'expérience comme d'une limite et non pas comme d'une partie du monde.³ Ce point [« noir », *ndt*], au plus profondément enténébré, ne serait notoirement pas en situation de vivre une rencontre avec un autre Je, laquelle pourrait mener à une remémoration d'une image de ce Je-là. Car ce Je atomistique serait enkysté, isolé, dans sa propre intériorité, incapable de surmonter la limite entre soi et le monde. Si nous prenions réellement au sérieux la représentation atomistique du Je, alors il nous faudrait considérer nos perceptions plus ou moins comme des projections raffinées d'une intériorité qui consisteraient purement et simplement dans la réaction aux excitations extérieures. Cette représentation présupposerait donc un type d'organe de perception qui se trouverait dans la contradiction la plus crasseuse avec la formulation de Steiner. Ce type serait au fond, de fait, un organe de compréhension courante, du toucher solipsiste et donc non pas un condition préalable à un humer, goûter, voir, entendre, parler, penser, rencontrer,

¹ Rudolf Steiner : *Anthroposophie. Un fragment*. (GA 45, p.186.

(*) L'atomistique peut faire un atomistique quand elle convainc radicalement *ndt*.

² Rudolf Steiner : Conférence du 22 juillet 1925, GA 206.

³ Ludwig Wittgenstein : *Tractatus Logico-philosophicus* 5.64 & 5.641.

que nous pourrions prendre réellement au sérieux ; car ces autres modalités du percevoir seraient purement et simplement — comme cela se produit dans les paradigmes courants de recherche — des émergences secondaires (phénomènes qu'on ne comprend pas) d'une réalité en soi qui est sans-monde [peut-être même non-monde ou même im-monde, *ndt*] et sans-Je : une réalité sortie de la nuit, dans laquelle toutes les vaches sont noires [ou bien « tous les chats sont gris », *ndt*]... à l'occasion de quoi de toute façon personne ne serait présent qui pût percevoir les vaches comme noires.

Aller vers un Je dialogique

Le type d'un organe de perception auquel Steiner voulut renvoyer présuppose par contre un Je « dialogique » éminent, c'est-à-dire — comme représentation de Je — non pas un point noir, ténébreux, mais plutôt un point rayonnant de lumière. Ce Je est ici pensé comme un centre de lumière spirituelle irradiante, qui instantanément peut et veut engendrer une sphère de présence spirituelle, actuelle, infinie, pour la rencontre avec d'autres êtres. Et le Je, dont le type d'un organe humain de perception peut se remémorer l'image est pareillement un point irradiant de lumière spirituelle, un centre spirituel qui veut se manifester ; sinon ce serait impossible pour un autre Je, de rendre présente à son esprit une image de ce centre. Autrement dit : Les êtres-Je se rencontrant ici sont justement à la fois identiques et étrangers. Ils sont identiques pour la raison que tous deux sont des centres de lumière spirituelle ; ils sont étrangers/différents parce qu'ils manifestent cette identité d'une manière individuellement irréplicable. Cette unité paradoxale d'identité et de qualité d'être « autre » [« l'autrui », donc, *ndt*] attire l'attention sur le fait que ces êtres-Je se rencontrent à l'intérieur d'un espace spirituel, surpassant l'espace et le temps, dans l'actualité de présence de l'esprit d'une sphère de lumière infinie.⁴ Dans celle-ci, tous les points — tous les êtres-Je — sont notoirement instantanément un centre et chaque point est, dans la manifestation de son soi, instantanément en présence de son infinité spirituelle, la manifestation de tous les autres points comme la totalité ; car il n'y a pas « d'entre deux » séparant et rien n'empêche la présence d'un courant infini de chaleur et de lumière spirituelles conscientes. Cette unité instantanée de la sphère, engendrée par le courant infiniment présent de toutes ses parties constitutives ne peut nonobstant être comprise comme statique, ce qui impliquerait une disparition des points au centre. L'unité est à comprendre ici, au contraire, comme au plus profondément dynamique, comme archétype du rythme, de l'harmonie, de la respiration. Elle est unité vivante de présence spirituelle infinie de concentration/intériorisation/inspiration et présence spirituelle infinie d'expansion/extériorisation/expiration qui peuvent être perçues au-delà de l'intérieur et de l'extérieur, de l'identique et de l'autrement, en revanche comme archétype harmonieux de toute formation communautaire, tel un dialogue retentissant de concert au diapason de toute compréhension authentique. La rencontre entre les êtres-je qui se produit par le type d'un organe de perception indiqué par Steiner peut être ressentie comme un instant, dans lequel cette unité spirituelle apparaît jusque dans la vie terrestre de l'âme et du corps.

Sens-Je et cœur

Un autre être-Je, comme spirituel surpassant le corporel et la vie de l'âme, rencontre mon Je à partir d'une présence d'infinité spirituelle. Mon Je peut ainsi percevoir le Je d'autrui de sorte qu'il devient en mon Je une image authentique dont je me remémore la présence. La perception de celle-ci surpasse à son tour les gestes, la parole, les idées, que peut manifester le Je d'autrui. Ceci annonce ce sens-Je que Rudolf Steiner ne discute pas encore comme un sens spécifique dans *Anthroposophie. Un fragment*, mais qui est ensuite thématisé dans ses approfondissements ultérieurs de l'organisme des sens. La caractérisation du type d'un organe de perception, de laquelle ces considérations ont pris leur départ, est pourtant déjà une indication en soi de la présence de ce sens ; celle-ci est notoirement et seulement à expliquer et à comprendre par une activité, par laquelle un autre Je peut être perçu comme un Je, au-delà justement de tous les phénomènes propres. L'image du Je d'autrui, à laquelle renvoie cette caractérisation-là, n'est pas à comprendre à son tour sur la base du concept courant de l'image qui inclut constamment des notions de frontalité, limite et voilement. Une idée [*Bild* ici = idée, comme dans « se faire une idée », sauf qu'ici c'est quelque peu : « une idée vivante qui se fait une idée vivante du Je d'autrui », *ndt*] est ici au contraire une présence réelle et opérante du Je en tant que centre de force spirituelle chez un autre Je. Une présence qui peut signifier, en tant que présence spirituelle, aucune restriction de la liberté ; elle ne concerne notoirement pas le soi psychique qui peut « serrer de près » [guillemets du traducteur, *ndt*] l'être autrui de ses sympathies et antipathies.

⁴ Un commentaire au sujet de cette sphère, qui était absent jusqu'à présent dans les sources concernées, se trouve dans : S. Lavecchia : *Das Ich und das Gute. Ansätze einer Licht-Philosophie in Anknüpfung an Novalis und Platon [Le Je & le bien. Essais d'une philosophie de la lumière en rattachement à Novalis et Platon]*, *Perspective der Philosophie* 40 (2014), pp.9-46.

La présence spirituelle du Je chez l'autre-Je est provoquée du fait que le Je en la recevant, peut laisser affluer en lui un courant actif et infini de chaleur et de lumière spirituelles permettant à un Je autre une manifestation de soi inconditionnelle du même acabit. Le vouloir conscient de cette affluence de soi (*Selbstverströmung*) et celle de sa présence consécutive de l'idée [*des Bildes*, ici *Bild* = idée vivante, *ndt*] d'un autre Je peut être considérée comme archétype de toute perception créatrice : un percevoir ; dans lequel un autre Je peut s'engendrer au travers de moi comme une manifestation authentique, comme nouvelle et authentique idée (*Bild*) de son être-Je. Ce percevoir peut être considéré comme la substance et l'essence de l'amour, son organe être identifié comme le cœur qui, dans le devenir conscient de son essence spirituelle, peut être ressenti comme type d'un organe de perception. Autrement dit : La formulation de Steiner qui formait ici le début, révèle que l'organisme sensoriel humain au travers de l'activité du Je voudrait se développer en direction d'un organisme cœur.

Organisme sensoriel comme organisme-Je

L'écrit *Anthroposophie* peut être perçu comme la tentative d'approfondir l'organisme sensoriel à la lumière d'une dynamique qui présuppose le Je comme centre de lumière spirituelle, comme entité-cœur spirituelle. Cette dynamique peut être implicitement considérée comme dans le quatrième chapitre de cet écrit. Notoirement l'activité de tous les sens y est caractérisée en partant ici de l'expérience-Je et de l'être de lumière sous-jacente au Je en tant que Je-rayonnant, comme suit :

1. Dans les sens inférieurs/corporels (sens du toucher, de la vie, du mouvement propre et de l'équilibre) le Je rencontre l'être d'autrui de manière telle qu'il fait l'expérience d'une « réalisation physique interne ». ⁵ Il s'agit ici d'un rayonnement du Je qui n'atteint que la limite ou l'attouchement de l'être d'autrui, pour rayonner en retour sur l'entité propre, par conséquent en provoquant une perception sensible de l'intérieur. Autrement dit, ici, le Je s'essentialise comme un centre de lumière spirituelle qui fait l'expérience principalement de lui-même en référence à son être propre comme centre des perceptions.

2. Dans les sens médians de la vie de l'âme (sens de l'olfaction, du goût, de la vision et de la chaleur) se produit par contre une « affluence du monde extérieur dans les expériences du Je ». ⁶ Le Je rencontre ici l'être d'autrui plutôt comme un soi passif dans lequel l'être d'autrui « entre, pour ainsi dire, en forant » jusqu'au degré du sens de la chaleur qui génère un équilibre entre l'intérieur et l'extérieur. ⁷ Dans les sens médians le Je rencontre l'être d'autrui dans une modalité, selon laquelle l'activité d'autrui prédomine. Alors que le Je forme au moyen des sens inférieurs une sphère de lumière interne, les centres de lumière font saillie ici à l'instar de centres de lumière extérieurs dans le Je, sans que puisse se former un équilibre conscient, une dynamique sphérique achevée.

3. Dans les sens supérieurs/spirituels (sens de l'ouïe, du phonème et du concept) se produit par contre un élargissement du Je dans le monde extérieur, c'est-à-dire, « comme un déplacement des expériences du Je vers l'extérieur ». ⁸ Ceci se produit nonobstant de sorte qu'un équilibre entre l'activité du Je et l'activité de l'être d'autrui a pris naissance au-delà de l'intérieur et de l'extérieur. Aussi bien le Je que les autres êtres peuvent ici manifester notablement leur individualité sans obstacle. C'est le niveau auquel l'activité-Je rencontre les autres êtres comme des centres de lumière d'une sphère de lumière spirituelle. Intensifiée dans la présence d'esprit infinie, cette activité signifie une rencontre-Je d'êtres spirituels qui peuvent les uns les autres dans un phénomène harmonieux, venir en aide dans le terrestre à l'instar d'êtres psycho-corporels.

La quatrième chapitre de *Anthroposophie* indique que Steiner considère tous les sens et les perceptions en partant du toucher, comme des approches à la rencontre entre des êtres-Je. Cela renverse les manières courantes de les prendre en considération qui, en référence à l'organisme sensoriel comprennent le Je plus ou moins comme la somme des expériences du toucher des excitations et des réflexes. Une anthroposophie des sens signifie une révolution des sens !

⁵ Rudolf Steiner : GA 45, pp.62-65.

⁶ *Ebd.* p.64.

⁷ *Ebd.*

⁸ *Ebd.*

Quel avenir de la perception ?

C'est précisément l'élément inachevé qui indique d'une manière paradoxale l'extrême actualité de la tentative de Steiner de faire débiter l'expérience de l'anthroposophie comme un exercice et une recherche de la perception sensorielle sous l'éclairage de la présence spirituelle du Je. Combien urgente serait cette révolution des sens qui est ici incitée par l'écrit *Anthroposophie*, c'est ce que démontre l'évolution actuelle de l'informatisation. La modalité de cette évolution signifie, pour préciser, un remplacement progressif, entre temps radical, de la perception sensorielle de l'être humain et en conséquence la forme de conscience qui lui est associée par la numérisation et les processus virtuels. Ce remplacement peut d'autant plus réussir que l'organisme sensoriel n'est pas compris comme un Je, mais plutôt surtout comme un organisme du toucher, de l'excitation et du réflexe. Les résultats de ce remplacement, chacun peut les percevoir sans préjugés : affaiblissement de la force du vouloir et de l'initiative, sape de l'actualité du Je et de la sensation de liberté, disparition de la complexité et de la subtilité dans les perceptions physiques et dans celles relevant de la vie de l'âme. L'être humain se voit ainsi de plus en plus transformé en sujet psychosomatique et toujours plus découplé de son entité spirituelle.

Anthroposophie est peut-être l'écrit le plus difficile de Rudolf Steiner et ceci non pas à cause de son inachèvement, mais plutôt pour la raison que le cheminement qui y est caractérisé peut y être perçu rien que principalement dans la chaleur et la lumière d'une présence spirituelle du Je réellement voulue. Son style est par conséquent exigeant, parce que chaque mot ne doit pas seulement être accueilli par le Je du lecteur, mais celui-ci doit encore vouloir le faire renaître chez celui-ci à l'instar d'un drame, tout en étant refaçonné et reconfiguré. Qu'un tel récit soit relié au terme même d'anthroposophie, c'est ce que révèle l'actualité et l'urgence brûlante de la *Sophia*, la sagesse, à laquelle renvoie celui-ci. « L'urgence d'une sagesse que l'être humain exprime » en voulant la percevoir dans la présence voulue de l'esprit du Je.

L'écrit *Anthroposophie* a besoin d'aucun achèvement ; un achèvement, pour préciser, se produit à partir du passé. Le cheminement qu'il indique, veut être parcouru de manière créatrice, comme une naissance nouvelle à chaque instant de la perception, comme une présence dans la lumière spirituelle du Je.

Ce n'est pas seulement une intelligence artificielle qui peut seulement se nourrir du passé, qui doit avoir la parole. Seul l'être humain peut vouloir et engendrer pour lui et la Terre le langage d'un futur véritable !

Das Goetheanum 25-26/2019.

(Traduction Daniel Kmiciek)

Ce texte prend appui sur une conférence qui fut donnée lors du congrès : *Von der Metamorphose der Sinne [De la métamorphose des sens]* dans le cadre du département des belles sciences au Goetheanum. Les positionnements interrogatifs du congrès furent approfondis avec les organisatrices et d'autres personnes intéressées.

Salvatore Lavecchia est né en 1971, il circule en Européen entre l'Italie (profession) et l'Allemagne (famille), il est professeur d'histoire de la philosophie antique à l'université de Udine. Il est chargé de cours dans le *master : Consulenza Filosofica di Trasformazione*, à Vérone, co-fondateur et collaborateur au *Philosophicum* de Bâle.